

# **PEREIRA PRETEND**

**d'après Antonio Tabucchi**  
**mise en scène et adaptation Didier Bezace**

**Revue de presse**

## THEATRE

PAR ARMELLE HELIOT

« Pereira prétend »,  
d'après Antonio Tabucchi

## La perfection d'une transcription scénique

Excellente adaptation, mise en scène réglée au cordeau, décor sobre, lumières indiscretes, interprétation remarquable de Thierry Gibault, Daniel Delabesse, Lisa Schuster, ce spectacle est artistiquement parfait. Didier Bezace inaugure ainsi très brillamment son travail à Aubervilliers.

**T**RANSPOSER sans appauvrir, traduire sans trahir, épurer sans obscurcir, simplifier sans abîmer, incarner sans décevoir. Tous les écueils de l'adaptation d'un roman à la scène, Didier Bezace les évite magnifiquement. Et il le fait de la plus intelligente façon qui soit en se créant des contraintes artistiques.

Prenant le parti de ne confier qu'à trois acteurs l'ensemble de la matière foisonnante du roman de Tabucchi, « Pereira prétend », le metteur en scène se comporte d'abord en écrivain. Il a résolu tous les problèmes, et audacieusement.

A l'un des interprètes la lourde tâche de jouer plusieurs personnages essentiels (la femme de ménage, le garçon de café, Monteiro Rossi, le directeur du journal, etc.) et d'être en même temps le narrateur principal. Mais, et c'est là une très forte intuition dramaturgique, il brise parfois ce fil pour le confier, fugitivement, à l'actrice féminine, qui incarne et Marta et la femme de Tabucchi, ou plutôt son portrait. Ce tour de force stylistique donne au spectacle et sa dynamique et sa cohérence et sa musicalité.

Deux niveaux de jeu s'entrelacent donc sans cesse. Récit indirect, dialogue direct. Pur présent, flashes-back, toute la matière textuelle est portée dramaturgiquement le long d'un ruban moiré, fascinant, qui tient en haleine le spectateur et se dévide à vive allure.

Et puis, aussi mélancolique soit le personnage de Pereira qui



Trois acteurs (dont Thierry Gibault et Daniel Delabesse,) se démultiplient sous la direction intelligente et sensible de Didier Bezace (photo AFP)

donne sa couleur à l'ensemble, aussi dramatique soient certaines situations, aussi tragiques leurs dénouements, Bezace a également réussi le prodige d'instiller sans cesse de l'humour, à la manière de Tabucchi, mais avec une efficacité d'autant plus forte que les comédiens sont remarquables.

### Une discrétion bienvenue

On est à Lisbonne durant l'été 1938. Pereira, journaliste relégué par sa rédaction loin du siège du journal, tente de survivre en nourrissant la page culturelle. C'est un intellectuel solitaire, un désenchanté qui ne se console pas de la mort de sa femme qui l'a laissé sans enfant, et avec laquelle il s'entretient régulièrement, en s'adressant à son portrait. Par hasard, mais un hasard qu'il provoque, il rencontre un couple de jeunes gens qui se battent contre le fascisme. Sa vie en sera transformée.

Sur un plateau nu, simplement pourvu de tiroirs latéraux (Philippe Marioge), sans autres éléments scéniques que quelques sièges, une table, etc., plateau que les éclairages de Dominique Fortin transfigurent discrètement selon les lieux, les scènes, tout se joue. Trois interprètes dans les costumes de Karine Charpentier, elle aussi dans la discrétion, et qui sont, chacun à

sa façon, admirables. Daniel Delabesse est un Pereira éternellement taciturne même s'il parle beaucoup. Vaincu apparemment et trouvant pourtant dans le secret de sa conscience le sursaut d'énergie nécessaire à ceux qui ne veulent pas s'enfermer dans la lâcheté. Il est remarquable, mobile, ondoyant, profond.

Lisa Schuster, le portrait, portant un cadre (quelle belle simplicité) ou la jeune Marta, a le moelleux des femmes pures et courageuses, qui hantent cet univers âpre et sensible. Elle est lumineuse et humble. C'est très beau.

Thierry Gibault, lui, doit se déplacer sans cesse, changer de personnage comme de registre. Il est formidable. Et lui aussi joue dans une discrétion, une simplicité, qui sont les armes d'un très grand acteur.

On pourrait analyser sans fin ce très grand travail qui s'inscrit dans la triologie de Bezace : Bove, Brecht, Tabucchi, et parle de ce que peut l'individu contre l'innommable de l'Histoire. Un travail superbe. Très intelligent et très sensuel. Il y a cette « saudade » lusitanienne, une bande-son fine, et l'odeur des sardines grillées, et la chaleur et les remous de l'océan. A ne rater sous aucun prétexte.

Théâtre de la Commune  
d'Aubervilliers, jusqu'au 30 novembre.  
Reprise ensuite de Brecht et Bove.

## THEATRE

PAR ARMELLE HELIOT

« Pereira prétend »,  
d'après Antonio TabucchiLa perfection  
d'une transcription scénique

Excellente adaptation, mise en scène réglée au cordeau, décor sobre, lumières indiscretes, interprétation remarquable de Thierry Gibault, Daniel Delabesse, Lisa Schuster, ce spectacle est artistiquement parfait. **Didier Bezace inaugure ainsi très brillamment son travail à Aubervilliers.**

**T**RANSPOSER sans appauvrir, traduire sans trahir, épurer sans obscurcir, simplifier sans abîmer, incarner sans décevoir. Tous les écueils de l'adaptation d'un roman à la scène, Didier Bezace les évite magnifiquement. Et il le fait de la plus intelligente façon qui soit en se créant des contraintes artistiques.

Prenant le parti de ne confier qu'à trois acteurs l'ensemble de la matière foisonnante du roman de Tabucchi, « Pereira prétend », le metteur en scène se comporte d'abord en écrivain. Il a résolu tous les problèmes, et audacieusement.

A l'un des interprètes la lourde tâche de jouer plusieurs personnages essentiels (la femme de ménage, le garçon de café, Monteiro Rossi, le directeur du journal, etc.) et d'être en même temps le narrateur principal. Mais, et c'est là une très forte intuition dramaturgique, il brise parfois ce fil pour le confier, furtivement, à l'actrice féminine, qui incarne et Marta et la femme de Tabucchi, ou plutôt son portrait. Ce tour de force stylistique donne au spectacle et sa dynamique et sa cohérence et sa musicalité.

Deux niveaux de jeu s'entrelacent donc sans cesse. Récit indirect, dialogue direct. Pur présent, flashes-back, toute la matière textuelle est portée dramaturgiquement le long d'un ruban moiré, fascinant, qui tient en haleine le spectateur et se dévide à vive allure.

Et puis, aussi mélancolique soit le personnage de Pereira qui



Trois acteurs (dont Thierry Gibault et Daniel Delabesse,) se démultiplient sous la direction intelligente et sensible de Didier Bezace (photo AFP)

donne sa couleur à l'ensemble, aussi dramatique soient certaines situations, aussi tragiques leurs dénouements, Bezace a également réussi le prodige d'instiller sans cesse de l'humour, à la manière de Tabucchi, mais avec une efficacité d'autant plus forte que les comédiens sont remarquables.

### Une discrétion bienvenue

On est à Lisbonne durant l'été 1938. Pereira, journaliste relégué par sa rédaction loin du siège du journal, tente de survivre en nourrissant la page culturelle. C'est un intellectuel solitaire, un désenchanté qui ne se console pas de la mort de sa femme qui l'a laissé sans enfant, et avec laquelle il s'entretenait régulièrement, en s'adressant à son portrait. Par hasard, mais un hasard qu'il provoque, il rencontre un couple de jeunes gens qui se battent contre le fascisme. Sa vie en sera transformée.

Sur un plateau nu, simplement pourvu de tiroirs latéraux (Philippe Marioge), sans autres éléments scéniques que quelques sièges, une table, etc., plateau que les éclairages de Dominique Fortin transfigurent discrètement selon les lieux, les scènes, tout se joue. Trois interprètes dans les costumes de Karine Charpentier, elle aussi dans la discrétion, et qui sont, chacun à

sa façon, admirables. Daniel Delabesse est un Pereira éternellement taciturne même s'il parle beaucoup. Vaincu apparemment et trouvant pourtant dans le secret de sa conscience le sursaut d'énergie nécessaire à ceux qui ne veulent pas s'enfermer dans la lâcheté. Il est remarquable, mobile, ondoyant, profond.

Lisa Schuster, le portrait, portant un cadre (quelle belle simplicité) ou la jeune Marta, a le moelleux des femmes pures et courageuses, qui hantent cet univers âpre et sensible. Elle est lumineuse et humble. C'est très beau.

Thierry Gibault, lui, doit se déplacer sans cesse, changer de personnage comme de registre. Il est formidable. Et lui aussi joue dans une discrétion, une simplicité, qui sont les armes d'un très grand acteur.

On pourrait analyser sans fin ce très grand travail qui s'inscrit dans la triologie de Bezace : Bove, Brecht, Tabucchi, et parle de ce que peut l'individu contre l'innommable de l'Histoire. Un travail superbe. Très intelligent et très sensuel. Il y a cette « saudades » lusitanienne, une bande-son fine, et l'odeur des sardines grillées, et la chaleur et les remous de l'océan. A ne rater sous aucun prétexte.

Théâtre de la Commune  
d'Aubervilliers, jusqu'au 30 novembre.  
Reprise ensuite de Brecht et Bove.